

La semaine de la critique Électique et défendable

Michel Euvrard

Number 221, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Euvrard, M. (2002). Review of [La semaine de la critique : électique et défendable]. *Séquences*, (221), 30–31.

55^e Festival de Cannes | LA SEMAINE DE LA CRITIQUE

Intacto

Électrique et défendable

Le cœur de la Semaine de la Critique est une sélection de sept premiers ou deuxièmes longs métrages accompagnés de sept courts métrages, choisis par deux comités composés de membres du Syndicat français de la critique de cinéma chapeautés par un(e) délégué(e) général(e) qui était cette année Claire Clouzot.

S'y sont ajoutés au fil des années un film d'ouverture (**Intacto** de Juan Carlos Fresnadillo, Espagne) et un film de clôture (**Da zero a dieci** de Luciano Ligabue, Italie), la reprise du film, présentée par la Semaine au début de sa carrière, du cinéaste choisi comme parrain (Barbet Schroeder et **More**), un long métrage documentaire (**Bella ciao** de Marco Giusti et Roberto Torelli, Italie), et trois séances de courts métrages.

Intacto se situe dans un avenir indéterminé, dans une sorte de casino futuriste isolé dans les montagnes. Sam (Max Von Sydow) et son fils spirituel Federico (Eusebiro Poncela) détiennent le secret de la chance, mais Sam le retire à Federico à la suite d'une dispute; celui-ci va vouloir prouver qu'il peut tout de même se mesurer à son père adoptif. Film fantastico-policier conçu pour rivaliser avec les grosses productions hollywoodiennes, gonflé aux hormones, dont l'intrigue, les décors style palaces internationaux et la thématique (luttres de pouvoir, apologie des *gagnants*) ont rapidement suscité mon dégoût.

On n'aborde pas dans des dispositions très empathiques un film intitulé **Filles perdues, cheveux gras**. Premier long métrage, mais d'un réalisateur, Claude Duty, de plus de cinquante ans, il met en scène des épisodes de la vie de trois jeunes femmes, une vendeuse de supermarché, Élodie (Olivia Bonamy), une coiffeuse, Natacha, (Marina Fois) qui vit sans homme et dans l'amour des chats, et Marianne (Amira Casar) qui travaille dans une galerie et cherche à rompre avec son amant cocaïnomane (Charles Berling, dans un rôle inattendu de faux artiste un peu dealer, un peu

maquereau). Le film se résume à des sketches, parfois drôles — la *Semaine espagnole* au supermarché, avec Élodie servant la paella (elle se fait mettre à la porte), Natacha et la cliente exigeante et bavarde au salon de coiffure, Élodie (et Natacha qui l'a prise sous sa protection) à l'Agence nationale pour l'emploi, etc... Leur succession, qui multiplie les situations grotesques et les personnages caricaturaux, finit par donner au film un caractère très kitsch, mais échoué à instaurer une dynamique : comme ses *filles perdues*, Duty ne semble pas trop savoir où il veut aller.

On est toujours content qu'un film africain se faufile dans une programmation de festival; **Kabala** du cinéaste malien Assane Kouyaté relève de l'une des thématiques favorites des cinéastes africains (lorsqu'ils tournent en Afrique) : la société villageoise et le retour au village — l'autre étant le départ du village et l'arrivée en ville; la chronique du village comporte des incidents également familiers — puits en passe de se tarir, mariage contrarié, sort jeté à la demande d'un voisin ou d'un parent malveillant, histoires de bâtardise et de légitimité... une grande partie du film consiste malheureusement en longues conversations entre deux personnages filmés serré de sorte qu'ils sont coupés de leur entourage, habitat, végétation, paysage, vie sociale, etc. Le film s'anime un peu vers la fin en tournant à la farce : le mari imposé à la jeune protagoniste est frappé d'impuissance !

Emanuele Crialese est ce cinéaste italo-américain auteur d'un premier film attachant tourné à New York, **Once We Were Strangers** (1999). Le second, **Respiro**, tourné sur la petite île sicilienne de Lampedusa, et délibérément très différent, plaira aux amateurs de fables, de belles histoires du temps où la vie et les mœurs certes rudes et dominées par les préjugés regrettables, par exemple sur le comportement qui convient aux femmes, était plus simple et plus vraie ! Vue en partie par les yeux de son fils de treize ans, c'est l'histoire d'une jeune et belle femme de pêcheur, Grazia (Valeria Golino); un peu sauvageonne, naturellement aimante, son comportement impulsif offense la communauté et place son mari, qui l'aime, dans une situation délicate : il apparaît incapable de se faire obéir. Elle passe pour folle, ou plutôt possédée; sa belle-famille voudrait la faire soigner (exorciser) à Milan dans un asile; elle s'enfuit.

Respiro comporte un aspect documentaire sur la pêche, le traitement du poisson (par Grazia et les autres femmes) et un aspect de folklore reconstitué (ou inventé) d'après une légende : la construction par les jeunes garçons de deux tours rivales faites de débris de cageots, de planches... Au jour fixé, on y met le feu... La persécution de Grazia est cruelle, mais la présentation qui en est faite, sa beauté et la beauté des paysages insulaires, l'adoration de son jeune fils donnent au film une tonalité riante, déréalise la cruauté, comme si Crialese avait destiné **Respiro** à un public adolescent.

Hiroshi Shimizu a été l'assistant de Takeshi Kitano pour six films, de **Sonatine** à **Brother**, puis a dirigé un premier long métrage, **Ikinai** en 1998. Dans **Chicken Heart**, trois bons à rien, trois perdants se retrouvent tous les soirs à la buvette en plein air de leur quartier; Iwano, la vingtaine, avait entamé une carrière prometteuse de boxeur, qu'il a abandonnée comme trop exigeante; il se vend maintenant comme punching-ball humain à la sortie des bureaux aux hommes d'affaires désireux d'évacuer leur stress en lui tapant dessus; Sada, la cinquantaine, quand il ne *manage* pas Iwano, retape un vieux bateau sur lequel il espère partir autour du monde; Maru, trente ans, tient la chapellerie de son oncle, mais comme les chapeaux ne se vendent plus guère, il se recycle dans la vente des perruques, qu'il propose dans la rue aux hommes menacés de calvitie ou en portant de vilaines — quand il n'essaie pas de séduire la caissière du dépanneur du coin. Bien que les trois protagonistes n'appartiennent pas à la même génération, **Chicken Heart** rappelle les **Vitelloni** de Fellini ou **Grand'rue** de Bardem, sur des jeunes gens qui retardent leur entrée dans la vie adulte, ou dont les conditions économiques et sociales la retardent; il rappelle aussi les films qui, comme les derniers films de Tati par exemple, opposent la grande ville moderne inhumaine des voies rapides et des gratte-ciel à ce qui reste des quartiers anciens où le voisinage se pratique encore dans les bistrotts ou les jardins publics. Comme eux, il renvoie au cinéma muet, par le jeu d'Iwano et de Maru et les situations auxquelles ils s'exposent, et par la pratique des plans fixes frontaux. **Chicken Heart** est un beau film simple, burlesque et nostalgique.

Si Rana, la protagoniste arabe israélienne de **Rana's Wedding**, ne réussit pas à épouser Khalil, son ami, avant seize heures ce jour-là, elle devra accompagner en Égypte son père, qui est hostile à ce mariage; le spectateur va déambuler avec elle, à pied dans la vieille ville de Jérusalem, en voiture — taxi collectif ou vieille Volkswagen du copain de Khalil — dans les faubourgs et à Ramallah, à la recherche de son fiancé.

Course poursuite, suspense parfois comique inspiré des comédies américaines des années 30 et 40, pimenté par le folklore matrimonial des familles arabes aisées, **Rana's Wedding** nous en apprend aussi beaucoup, à la faveur des parcours quasi touristiques de Rana, sur la vie des Arabes israéliens, quotidiennement confrontés à la présence des militants palestiniens armés et des soldats de Tsahal, aux jets de pierres des enfants, aux tirs, à la vexa-

tion des passages aux postes de contrôle... C'est le deuxième long métrage de fiction de Hany Abu Assad, d'abord ingénieur aéronautique aux Pays-Bas, puis producteur de documentaires pour Channel Four et la BBC; après deux courts métrages de fiction en 1992, il a dirigé un premier long métrage, **The Fourteen Chick** en 1998, puis **Nazareth 2000**, un documentaire.

De Luciano Ligabue, musicien à succès, **Da zero a dieci** clôturerait la Semaine. Quatre amis retournent à Rimini retrouver les quatre filles avec lesquelles ils y ont passé un week-end il y a vingt ans. Ils ont perdu alors leur ami Mirko, victime d'un attentat dans la gare de Bologne alors qu'il allait prendre le train pour Rimini. L'un des quatre, malade, en attente d'une greffe du rein, supporte encore très mal la mort de Mirko. Il s'inscrit à une *course de la mort* automobile, et y meurt en effet. Ces événements décident celui d'entre eux qui est musicien de blues et la voix off narratrice du film, à faire enfin un enfant à sa femme. Leur nuit à Rimini est ponctuée d'arrêts dans des boîtes de nuit dont, par un changement d'échelle, les spectacles envahissent l'écran; le film devient spectacle de music hall, carnaval, presque comédie musicale. Sur ce canevas qui a beaucoup servi (**The Big Chill** de Lawrence

Kabala



Kasdan et beaucoup d'autres films), Ligabue jette le spectateur dans un tohu-bohu de rires et d'émotion, du comique au dramatique, des rapports intimes au spectacle de foule.

Cette Semaine 2002 présentait donc une sélection éclectique, qui ne compte pas de chefs-d'œuvre, mais dont tous les films sauf, à mon avis, **Intacto**, sont à des degrés et à des titres divers, intéressants et défendables. À côté de la Quinzaine et d'un Certain Regard, elle contribue, modestement par le nombre de films, à compléter le tableau de la production mondiale qu'un grand festival a l'ambition d'offrir. ❧

Michel Euvrard